PQ
1628
.L37
1879

U d'/of OTTAWA
39003002165958

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/tragdiedethom00leco

TRAGÉDIE DE THOMAS LE COQ.

L'ODIEUX ET SANGLANT MEURTRE

COMMIS PAR LE MAUDIT CAIN

REPRODUCTION DE L'ÉDITION DE 1580

PRÉCÉDÉE D'UNE INTRODUCTION

PAR

PROSPER BLANCHEMAIN

ROUEN

IMPRIMERIE DE HENRY BOISSEL

M.DCCC.LXXIX.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
1628
.L37
1879

INTRODUCTION.

Nous lisons dans la *Bibliothèque Françoise de la Croix du Maine* (Paris, 1762, in-4°, t. II, p. 433) : « Thomas Le Coq, « Normand, Prieur-Curé de la Sainte Trinité de Falaise, et de « Nostre Dame de Guibray en Normandie, etc., a écrit en vers « François une Tragédie morale, représentant l'odieux et san- « glant meurtre commis par Caïn à la rencontre de son frère « Abel, extraite du 4e chapitre de la Genèse, imprimée l'an 1580, « chez Bonfons. »

Le *Moreri des Normands* (t. II) fait connaître que Thomas Le Coq mourut en ladite année 1580 ; l'*Athenæ Normannorum* traduit *la Croix du Maine;* Beauchamps, dans ses *Recherches sur les Théâtres de France* (Paris, Prault père, 1735, in-4°, p. 51), ajoute à ces indications les noms des personnages ; La Vallière copie aussi *la Croix du Maine* et donne sur le *Caïn* un jugement dont nous reparlerons.

De minutieuses recherches, faites par mon savant ami Armand Gasté, professeur à l'Université de Caen, dans la bibliothèque de cette ville et dans les Archives du Calvados, (qui

d'ailleurs ne fournissent sur la Trinité de Falaise et sur Guibray aucun renseignement remontant à 1580,) n'ont malheureusement pas produit le résultat qu'elles auraient mérité.

Tout ce qu'on sait du Prieur-Curé se réduit en définitive à ceci : — Il était Normand, il mourut en 1580, et les vers de sa tragédie annoncent une assez grande habitude du rythme, pour faire supposer qu'il a écrit d'autres poésies. MM. Darmsteter et Hatzfeld, dans leur excellent livre (*Le XVIe siècle en France*, Paris, Delagrave, 1878, in-18), affirment qu'il aurait laissé plusieurs pièces de théâtre, aujourd'hui probablement perdues.

Il ne nous reste dès lors à nous occuper que de son *Caïn*.

Parmi les auteurs du siècle dernier qui l'ont mentionné, un seul semble l'avoir lu. C'est le duc de La Vallière, qui, dans sa *Bibliothèque du Théâtre François* (Dresde, 1768, in-8°, t. I, p. 240, l'a ainsi apprécié, ou plutôt déprécié :

« Cet ouvrage est très mal écrit et sans aucune sorte d'intérêt. « Il est absolument dans le goût de ces mystères ou moralités « que Jodelle avait eu le bonheur et l'habileté de bannir de notre « Théâtre : et il est très digne de ces temps d'ignorance. Ce bon « prêtre croyoit peut-être faire une œuvre méritoire, en rappe- « lant sur la scène ce gout barbare. Heureusement sa tragédie « étoit trop mauvaise pour ne pas au contraire confirmer dans « le dessein de proscrire à jamais un genre aussi mauvais que « ridicule. »

Les auteurs qui en ont parlé jusqu'en ces derniers temps, sans

prendre la peine d'ouvrir le volume, d'ailleurs des plus rares (1), ont modelé leur jugement sur celui du célèbre amateur.

Cependant, il y a quelques années, un écrivain plus consciencieux et moins superficiel, M. Marius Sepet a voulu connaître par lui-même le Drame tant dénigré du curé normand. Il l'a lu, et, dans un article du Journal le *Polybiblion* (février 1875), a, le premier, signalé sa valeur. — Il a depuis réuni ses études dans un volume intitulé : *le Drame Chrétien au Moyen-Age* (Paris, Didier, 1878, in-18), où nous lisons : « Qu'il y a dans ces « vers quelque chose de Marot et de La Fontaine et aussi, toutes « proportions gardées, quelque chose de Corneille et même de « Milton. »

C'était peut-être aller trop loin et trop haut. Aussi M. Marius Sepet est revenu de lui-même à une plus équitable mesure, en terminant son livre par les lignes suivantes, après avoir rapporté le Prologue et la scène dernière du Drame de Le Coq :

« Assurément je ne prétends pas donner *l'Odieux et sanglant* « *meurtre commis par le maudit Caïn* pour un chef-d'œuvre « de l'esprit humain. Mais ce que je n'hésite pas à dire, c'est que « tout au moins, par rapport aux œuvres dramatiques du même

(1) Brunet qui le décrit dans son Manuel, t. III, col. 917, où il le juge d'après La Vallière, n'en cite aucune adjudication, et, comme l'exemplaire de la Bibliothèque-Nationale (Y. 5576[4]) semble être le même que celui du duc de La Vallière, c'est probablement le seul qui existe aujourd'hui. La Société des Bibliophiles Normands aura donc fait une œuvre méritoire en donnant son exacte reproduction.

« temps, cette tragédie fait un très grand honneur à Thomas « Le Coq, et aussi à cette province de Normandie, de tout temps « féconde en poëtes et qui, au début du siècle suivant, devait « enfanter Corneille. »

Il serait impossible de prononcer un meilleur jugement et de l'exprimer en de meilleurs termes ; aussi MM. Darmesteter et Hatzfeld, dans leur livre devenu classique et que nous avons déjà mentionné : *Le Seizième Siècle en France*, tableau de la littérature et de la langue, p. 164, et p. 320-327 des *Morceaux choisis* qui l'accompagnent, se sont ralliés à l'opinion de M. Sepet, ont donné de justes éloges à la pièce qu'ils considèrent comme « l'une des meilleures du XVIe siècle, » et en ont cité de longs fragments.

M. James de Rothschild, dans son Introduction au *Mistere du Viel Testament*, dont le premier volume a paru récemment à Paris, chez Didot, 1878, in-8° (1), sans être aussi enthousiaste, ne dédaigne toutefois pas l'œuvre de Le Coq ; seulement il s'étonne que M. Sepet ne se soit pas aperçu des emprunts faits par le Curé-Dramaturge à un épisode du *Viel Testament*, dont il avait même copié quelques vers.

(1) L'excellente édition du *Mistere du Viel Testament*, que cet érudit et généreux bibliophile vient de publier à ses frais, a été offerte par lui aux membres de la Société des Anciens Textes Français. Nous n'hésiterons pas, pour compléter notre préface, à faire de notables emprunts à la savante Introduction que M. le baron de Rothschild a mise en tête de son livre.

Il y a lieu d'observer, à la décharge de Le Coq, que l'identité du sujet conduisait à d'inévitables ressemblances et que, s'il a réellement imité, il a d'autre part introduit dans sa pièce assez d'éléments nouveaux pour en faire une œuvre presque originale.

En ce qui regarde le style, l'auteur du *Caïn* retarde d'un demi-siècle sur ses contemporains. Au milieu du plus vivant essor de la Pléïade, quand la Renaissance rayonne dans tout l'éclat de sa brillante floraison, il s'en tient encore à l'école de Marot, de Salel, de Sainct-Gelays, pour ne pas dire à celle de Jean Michel, (auteur ou collecteur présumé du *Mistere du Viel Testament*), de Jean Dabundance, des frères Greban et de Gringore.

S'il se rapproche de quelque auteur contemporain, non par les sujets qu'il traite, mais par son parler franchement gaulois, c'est de Passerat, de Rapin et plus encore peut-être de son compatriote Vauquelin de Lafresnaye. — Quant à Ronsard et à ses imitateurs, on dirait qu'ils ne sont pas avenus pour lui. Sa langue simple, sans nulle emphase, plus souvent familière qu'élégante, ne manque pas d'une certaine vigueur d'expression et parfois, entraîné par le sujet, soulevé par l'inspiration biblique, il monte un moment à des hauteurs inattendues.

Nous avons vu plus haut qu'il s'est inspiré moins du chapitre IV de la Genèse que d'un épisode emprunté, de seconde main peut-être, au *Mistere du Viel Testament*. Ce qui le démontre sans conteste, c'est qu'il a tiré de cette immense machine théâtrale le nom de *Calmana*, sœur jumelle et femme de Caïn,

ainsi que de la sœur jumelle et femme d'Abel, dont il a, comme dans le *Mistere*, modifié le nom de *Debbora* en celui de *Delbora*. Deux noms et deux personnages inconnus à la Bible et dont M. de Rothschild nous dira ci-après l'origine.

En dépit de ces ressemblances et de beaucoup d'autres encore, le pieux dramaturge a vivifié son œuvre au souffle de son inspiration personnelle. C'est ainsi qu'il y a introduit quatre personnages symboliques d'un grand effet : *Le Diable, Remords de conscience*, *Péché* et *la Mort*. De plus un sentiment de respectueuse piété lui a fait remplacer la personne de Dieu, par un Ange qui parle au nom du Tout-Puissant.

Dans un seul passage, au moment où Caïn vient de tuer son frère, il a copié presque textuellement quelques vers de son prédécesseur. Afin qu'on puisse apprécier l'*énormité* du forfait et juger en même temps des rapprochements qu'on peut faire entre le fragment du Drame du xve siècle et la Tragédie du xvie, nous reproduisons, d'après le texte de M. le baron James de Rothschild toute la scène du *Viel Testament* dont Thomas Le Coq a plagié sept ou huit vers :

CAYN.

Or sus, avant ! Je vois executer
Ce que j'ay dit et à la mort bouter
Mon frere Abel ; il est fait de sa vie.
De ce baston le voys persecuter

Par derriere, pour mieulx l'executer,
Car je voys bien qu'il ne me apperçoit mye.
Si le Diable me debvoit emporter
Et en Enfer grefvement tormenter,
Si feray je le coup et la follye ;
Dieu ne sçauroit de ce fait m'arrester
Ne le paillard d'entre mes mains oster
Puisque je suis en ceste arragexie.

Il le frappe et le tue.

Le vella mort ;
Il en est fait !
Soit droit ou tort,
Le vela mort ;
Point de resort
N'a en ce fait.
Le vela mort ;
Il en est fait.

Toutefois, pour que le meffait
Soit plus tardif à descouvrir,
Le sang de luy je vueil couvrir,
A celle fin qu'on ne le voye,
Se aucun passoit par ceste voye,
Ainsi que le monde chemine.

LA VOIX DU SANG

qui crie à Dieu, et ne la voit on point.

Justice, justice divine,
Venez le sang juste venger,
Que voyez ainsi le danger !
Abel est mort, mys à ruyne.

JUSTICE.

Il est force que je m'encline
A escouter ce messager.

LA VOIX.

Justice, justice divine,
Venez le sang juste venger !

JUSTICE.

Dieu, de toute vertu racine,
Vueilles ce vice corriger ;
Ce sang là n'est point mensonger,
Tu en vois manifeste signe.

LA VOIX.

Justice, justice divine,
Venez le sang juste venger,
Que voyez ainsi le danger !
Abel est mort, mys à ruyne.

DIEU parlant à Cayn.

Cayn, Cayn, pecheur indigne
D'ouyr ma voix, ou est ton frere
Abel? qu'esse qu'en viens de faire?
Dy le moy tost, il le faut dire:
Ou est Abel?

CAYN.

Je ne say, sire.

DIEU.

Haa! menteur, des pires le pire,
Veulx tu denyer ceste guerre?
Le sang qui en est sur la terre
A cryé vers moy a puissance,
Demandant contre toy vengeance
D'avoir commis ce fratricide.
Hoo! traistre mauldit, homicide
A tout jamais mauldit seras
Et sur terre demoureras
A tout jamais vague et fuitif.

Ici le rapprochement s'arrête; ici doit s'arrêter en même temps la citation.

Elle suffit à démontrer que la parité du sujet a nécessairement entraîné une ressemblance dans la manière de le traiter; mais

en dépit de tout et, malgré le plagiat, Le Coq nous semble supérieur à son modèle. Dans le Rondel qu'il a copié, il a remplacé deux vers faibles par deux vers bien plus significatifs. L'unique appel poussé par le sang d'Abel est autrement saisissant que le long dialogue entre la *Voix du sang* et la *Justice Divine*. La sentence prononcée par l'Ange vaut mieux que le discours prolixe de Dieu. Enfin, dans le *Mistere*, le meurtre n'est ni précédé de la scène entre Caïn, le Diable et le Remords, ni suivi de celle entre Caïn et le Péché où la Mort éternelle, (la damnation) intervenant tout à coup, accable d'horreur et de désespoir le fratricide épouvanté.

Nous avons dit plus haut que notre Dramaturge avait emprunté au *Mistere du Viel Testament* les noms des femmes de Caïn et d'Abel. Le *Mistere*, en cette circonstance, paraît avoir copié le faux Méthodius, dont les prétendues prophéties, au témoignage de M. James de Rothschild, ont elles-mêmes pour origine le *Pirké Eliezer*, le *Midrasch*, le *Talmud* de Jérusalem et le *Talmud* de Babylone. Nous traduisons le passage de Méthodius cité en latin par M. de Rothschild :

« Vous saurez qu'Adam et Eve, au sortir du Paradis, étaient en « état de virginité. Trois cents ans après leur expulsion de l'Eden, « ils engendrèrent leur premier né Caïn et sa sœur Calmana; « au bout de trois cents autres années ils eurent Abel et sa sœur « Debbora. L'an trois mille de la vie d'Adam, Caïn tua son frère, « qu'Adam et Eve pleurèrent pendant cent ans. »

D'après le même Méthodius, qui a servi de type à l'auteur du

Mistere, le mariage de Caïn et de Calmana se fit avant la naissance d'Abel. Dans notre drame, les deux mariages, ainsi que le choix de l'état de laboureur par Caïn et de pasteur par Abel, ont lieu en même temps.

Les sacrifices offerts par les deux frères, de même que le meurtre d'Abel, s'accomplissent, dans l'une et l'autre pièce, conformément au texte biblique. Seulement, dans le *Mistere*, Abel meurt sans proférer une parole, tandis que, dans la tragédie, en tombant, il recommande son âme à Dieu. C'est encore un perfectionnement.

J'ai lu quelque part que le sang d'Abel, dans un ancien *Mystère*, était représenté par un personnage caché sous un grand manteau rouge, dont il élargissait les plis, pour représenter les flots du sang répandu par Abel; puis se redressant soudain comme un spectre, il agitait cette pourpre sanglante et disparaissait en criant : Vengeance!... Ce détail s'applique parfaitement à la Tragédie de Thomas Le Coq. Elle aurait donc été représentée, et certes les *Euménides* d'Eschyle ne devaient pas produire plus d'épouvante que cette apparition terrible, rendue plus saisissante encore par sa rapidité.

Il est regrettable qu'aucun autre détail sur cette représentation présumée ne nous ait été conservé. Car ce n'est pas à notre *Caïn*, (la différence des personnages le démontre suffisamment,) mais à un fragment du *Vieil Testament* que doit s'appliquer ce passage du *Journal Historique* de Denis Généroux, notaire à Partenay (1566-1576), publié par M. Ledain (Niort, 1865, in-8°)

« — Le 8 juin 1571, je fis jouer, au carrefour de la Croix du « Marchioux de Parthenay, la *Tragédie ou Histoire d'Abel, tué « par Caïn, son frère.* Pierre Panthou jouoit *Adam;* Claude « Moyet, *Eve;* Messire Nicolas du Gué, *Dieu;* Jacques Barenger, « clergeon, *Misericorde;* et un barbier angevin, *Justice.* »

M. de Rothschild, à qui nous empruntons ces détails, a donné, des pièces ayant pour sujet la mort d'Abel, une nomenclature curieuse, à laquelle nous avons fait deux ou trois additions, et qui doit trouver ici sa place.

En France, il mentionne, outre le *Mistere du Vieil Testament* et la Tragédie de Le Coq, une « Tragédie de la Naissance « ou Création du Monde, où se voit de belles descriptions des « animaux, oiseaux, poisssons, fleurs et autres choses rares qui « virent le jour à la naissance de l'Univers, par le Sr de Ville-« Toustain. Rouen, A. Cousturier, S. D. (vers 1600), pet. in-8°. » — Le Sr de Ville-Toustain était Normand, ce qui ne rend pas plus lisibles ses alexandrins, où la Bible et la Mythologie se confondent dans le plus indigeste mélange.

J'y ajouterai *La Mort d'Abel*, tragédie en trois actes de Legouvé, représentée avec un grand succès, en 1793, au Théâtre-Français, et une tragédie non imprimée du Père Duhalde, que signale Beauchamps dans ses Recherches sur les Théâtres de France.

En Italie : Rappresentazione di Abel e di Caino, imprimée à Florence en 1554.

En Espagne : Auto de Abel y Caïn, de Maestro Ferruz, et El justo Abel, mentionné par Lope de Vega.

En Portugal : Historia de Abel é Caïm, que Jean Vaz fit représenter à Evora, pendant une procession du Saint-Sacrement, vers la fin du XVIe siècle.

En Angleterre, on trouve la Mort d'Abel dans le Ms. de *Towneley*, dans le *Ludus Coventriæ* et dans les *Chester Plays*. — Les deux premières pièces sont à quatre personnages ; la troisième, qui commence à la Création, comprend un grand nombre d'acteurs.—Lord Byron a écrit un *Caïn*, d'une simplicité antique, mais d'un effet puissant et terrible.

En Allemagne, Arnold Immessen a traité brièvement le même sujet ; Hans Sachs lui a donné le développement d'une tragédie ; Zach. Zahn l'a mis sur la scène en 1590 ; Michel Johansen, en 1652, et Marguerite Klopstock, 1759. Jerome Ziegler, en 1599, l'a traité en vers latins.

Gessner, en 1758, lui a consacré un poème en trois chants.

En Danemark, Hegelund a donné un Drame : Om Abel og Kain.

Déclarons en finissant qu'il nous eût été impossible de fournir, à propos du Drame de Thomas Le Coq, des commentaires aussi complets et aussi intéressants, si nous n'eussions eu pour guide la science de M. de Rothschild. C'est donc à lui que, pour la majeure partie de cette Introduction, tous remercîments sont dus, et non à son simple *phonographe*.

PROSPER BLANCHEMAIN.

TRAGEDIE
REPRESENTANT L'O
DIEVS ET SANGLANT MEVRTRE

commis par le maudit Cain, à l'encontre de ſon frere Abel : extraicte du 4 chap. de Geneſe.

A PARIS,
Par Nicolas Bonſons ruë neuue noſtre Dame, à l'enſeigne S. Nicolas.

A douze perſonnages : à ſçauoir.

Adam.
Eue.
Cain.
Abel.
Calmana, ſœur & femme de Cain.
Delbora, ſœur & femme d'Abel.
L'Ange.
Le Diable.
Remors de conſcience.
Le ſang d'Abel.
Peché.
La mort.

PROLOGVE.

Desir de veoir & entendre merueilles
Fait ouurir l'œil & tendre les oreilles.
L'œil au plaisir s'arreste seulement,
L'aureille veut autre contentement,
Car de flageol du tout ell' ne s'affecte,
Si par raison elle n'est satisfaicte.
Ie dy cecy, Messieurs, pour qu'il me semble
Que vous aurez d'œil & d'aureille ensemble
Contentement : mais qu'en silence deuë
De nostre jeu vous entendez l'issue
Car vous verrez vieilles choses nouuelles :
Pour le vieil temps vieilles je les appelles,
Neufues aussi, pour la mode sauuage
D'accoustremens qui ne sont en usage.
Le pere Adam, Eue nostre grand' mere,
Cain meurtrier, Abel son ieune frere,
Et leurs deux sœurs, & leurs femmes aussi,
Que vous verrez representees icy,
Ne sont vestuz de pompeux ornements,
Riches habits, precieux vestements
De toille d'or, veloux, satin damas
Dont auiourd'huy les riches font amas,
Chaines, carquans, bagues et tels atours

Pour ce temps-là n'auoient encor' le cours,
Mais ſeulement prenoient de leurs troupeaux
Quelque cheureaux, dont arrachoient les peaux.
Et ſ'en veſtoient d'une façon eſtrange,
Voire & n'auoient tels habits à rechange
Pour ſoy parer par curioſité :
Mais ſoy couuroient pour la neceſſité :
L'hyuer de peaux pour garder la froidure,
Et l'Eſté chaud de fleurs & de verdure :
Voilà pour l'œil. L'aureille eſt pour entendre
La voix de Dieu, & briefuement comprendre
Comme Cain premier né, fut premier
Du juſte & ſainct l'execrable meurtrier,
Pourquoy ce fuſt, par qui, quelle ſentence
Dieu ordonna pour punir ſon offence,
Voila que c'eſt que vous eſcouterez :
Puis en la fin vous en remporterez
Quelque bon gouſt, quelque douce liqueur.
Car le Seigneur imprime dans le cueur
Des auditeurs de ſa ſaincte parolle
La viue foy qui noz ames conſole :
Fuyr peché nous faict vertu enſuyure
Pour apres mort eternellement viure.

Adam commence.

O Dieu regnant au plus haut firmament
Que j'ay d'ennuy, qu'il y a longuement
Las! que ie ſuis à miſeres ſubmis.

Que de douleur, que de peine & torment
Depuis que i'ay par ton commandement
De Paradis terreſtre eſté deſmis
Pour un peche que i'ay vers toy commis
Las! regardez, amis, ie ſuis hors mis
De tout plaiſir, & de grace remis
Et à la mort condamné iuſtement:
Voyla comment, Seigneur, ta bonté haute
Nous monſtre à l'œil que tout peché ou faute
Que le mortel contre elle commettra
Sera puny, voire & n'acceptera
Grands ny petits, ains ſelon equité
Ceux punira qui l'auront merité:
Et ſi n'eſtoit que ta grande clemence
A regardé en pitié ma ſemence,
Me promettant que d'elle ſortiroit
Vn fort vainqueur, qui le chef caſſeroit
A mon ancien emulateur maudit,
Satisfaiſant à mon crime & delict,
Et mettroit fin à la peine requiſe
Que meritoit mon offenſe commiſe,
Pour neant en pleurs mes iours conſommerois,
Et ton ſainct nom, mon Dieu, i'inuoquerois,
Auſſi du tout deſeſperant de moy,
Ie n'attens point mon ſalut que de toy.
Et vous ma femme, & meilleure partie
Prenez confort, & ſoyez aduertie
Que ce bon Dieu facteur de l'uniuers
Sauueur des bons, & iuge des peruers
Nous ſauuera car en noſtre ſemence,

Si nous avons en luy noſtre eſperance,
Receuerons ſa benediction,
Voicy desja multiplication
De noſtre ſang, en enfans qu'il nous donne.
Mon fils Cayn ſoyez ſage perſonne,
Abel auſsi, filles en chacun lieu
Aimez, ſeruez, honorez ce grand Dieu,
De croire ailleurs ia ne vous prenne envie,
Iettez en luy l'ancre de voſtre vie :
Car il eſt ſeul aſſez puiſſant & fort
Pour vous paſſer & conduire à bon port.

Eue.

Amy feal, ie n'ai ſolicitude
Qu'à me reduire en humble ſeruitude
Vers le Seigneur, ma ſeule volonté
Eſt d'eſperer en ſa ſaincte bonté,
Et d'enſeigner toute noſtre famille
Se rendre à lui pareillement ſeruille.
Voyla mon but.

Adam.

Vous eſtes ſage,
En la ſueur de mon viſage,
Cependant, il faut que labeure,
Ou qu'enrage de faim ie meure :
Car ainſi Dieu l'a decreté :
Parquoy il eſt neceſſité,
Mes enfants, que vous aduiſez,
Et chacun de vous eſliſez
L'eſtat qu'il luy ſera duyſible,
Autrement ne ſeroit poſſible

De viure oyſeux.

Cain.

Monſieur & pere,
C'eſt bien raiſon que i'obtempere
A voſtre bon commandement :
Mais c'eſt à moy premierement,
Deuant Abel, choyſir & prendre
L'eſtat que voudray entreprendre;
Puis apres moy il choyſira
Cela que bon luy ſemblera,
Le choix m'appartient par droicture,
Car i'ay la primogeniture.

Abel.

Vous dictes vray, Cain mon frere,
Pas ne veux aller au contraire,
Voſtre bon ſens & premier aage
Vous donne ſur moy l'aduantage,
Choiſiſſez donques ſ'il vous plaiſt,
Croyez que pas ne me deſplaiſt
Voſtre dignité primitiue.

Cain.

Or puiſ qu'il conuient que je viue
De labeur, & manufacture,
Ie prends l'eſtat d'agriculture,
Et veux choiſir le labourage,

Abel.

Et moy apres le paſturage :
Il me faut aux champs heberger
Pour devenir ſimple berger,
De mon trouppeau eſtre ialoux,

Le garder des rauiſſants loups,
L'engraiſſer, nourrir à foyſon,
Puis prendre la laine en ſaiſon.

Adam.

Voyla ſagement diſpoſé
De vos eſtats : mais ſuppoſé,
Que chacun ait charge diuerse,
Ie veux que l'un l'autre conuerſe,
Pas ne vous conuient diuiſer :
Mais enſemble fraterniſer :
Au ſurplus Dieu a dit, croyſſez,
Et d'enfans la terre empliſſez,
Parquoy pour ſon vueil accomplir,
Et peu à peu la terre emplir
De nos nepueux, & ſucceſſeurs,
Mes deux fils prenez vos deux ſœurs,
Vous pouuez ſans aucun diffame
Chacun la ſienne auoir pour femme.

Eue.

Cayn l'aiſné, prendra l'aiſnée,
Et Abel Delbora puiſnée,
Ainſi à ſon reng & degré,
Chacun prendra la ſienne à gré :
Serez-vous bien ainſi?

Cayn.

Ma mere,
Tout ce qu'il plaira à mon pere,
Et vous auſsi, nous le voudrons.

Abel.

En rien nous ne contredirons.

Voſtre vouloir. Mes ſœur auſſi,
Vous accorderez tout cecy,
Comme ie croy.

Calmana.

Ie ne voudrois
Et honneſtement ne pourrois,
Veu que droit naturel m'incite,
N'enpeſcher choſe tant licite.

Parlant à Cayn.

Parquoy mon frere, & mary cher,
De vous ie me veux approcher
Sans iamais m'en vouloir diſtraire,

Delbora parlant à Abel.

Et moy de vous, Abel mon frere,
Mon eſpoux, & mon amy parfaict.

Adam.

Mes enfans, voyla treſbien faict.
Ie vous pry, quoy que chacun face,
Que iour ne nuict heure ne paſſe
Sans donner louange en tout lieu
Au ſainct nom de ce puiſſant Dieu,
Au ſurplus l'un l'autre aymerez,
Au labeur vous trauaillerez :
Par ainſi Dieu vous aydera,
Et voſtre race augmentera.

Eue.

Mes filles, en voſtre meſnage,
Que chacune ſe monſtre ſage,
En ſeruant Dieu deuotement,

Traictez voz maris doucement,
Aymez les quoy que vous facez,
Et vous aurez des biens assez.

Adam.

De ce sacrement
Dieu premierement
En fut inuenteur,
Il nous a conioincts
L'un à l'autre ioincts
Comme vray autheur.

Eue.

L'homme laissera
Son pere, & ira
Avecques sa femme :
Et la femme aussi
Fera tout ainsi
Sans acquerir blasme.

Adam.

Cela nous apprend,
Que qui femme prend
Comme Dieu l'ordonne,
Il la doit aymer,
Priser, estimer
Comme sa personne.

Eue.

Car ce sont deux corps
Par unis accords
Ensemble liez,
Si que l'autre est l'un,
Par aucun commun

Ioincts & alliez.

Adam.

Allez donc amys,
Puiſqu'il eſt permis
Et Dieu le commande :
A ſa ſaincte grace
Toute voſtre race
Et vous ie commande.

Cayn.

Allons, puis qu'auons le loiſir
Quelque bonne terre choiſir
Qui ſoit commode au labourage
I'ay de trauailler bon courage
Combien que ne ſois uſité :
Mais la ſeulle neceſſité
Inuentrice d'arts & ſciences,
M'inſtruira ainſi que ie penſes,
Allons, & partons de ce lieu,
A Dieu.

Calmana.

Adieu partons.

Cayn & Calmana, ſe retirent.

Abel.

A Dieu,
Et nous deux nous yrons aux champs,
Quelque bon herbage cherchans
Pour faire noz ouailles paiſtre.

Delbora.

Ceſte terre eſt toute champeſtre,
Il n'y a villes, ne maiſons,

N'y temples pour faire oraiſons,
On ne voyt ny murs, ny rampars
Iardins, clos priuez ou eſcarts,
Brief la terre eſt par tout ouuerte
Voire eſt couuerte d'herbe verte,
De fueilles d'arbes, & de fleurs
Paincte de diuerſes couleurs :
Parquoy amy nos brebiettes
Deviendront graſſes & refaictes,
Ayant à ſouhait la paſture
Cependant que ce beau temps dure.

Abel.

Et de tant de biens il nous faut,
En rendre graces au treſhaut,
Et luy confeſſer n'auoir rien
Qui ne ſoit de ſon propre bien,
Luy ſuppliant tels que nous ſommes
Qu'il nous cognoiſſe pour ſes hommes
Nous nourriſſe, deffende, & garde
En ſa treſſeure ſauuegarde :
Allons, car l'heure nous appelle.

Delbora.

Allons à Dieu.

Adam & Eue, ſe retirent ſeuls.

Adam.

O infidelle,
Digne de cinq cents mille morts,
Le friant morceau que i'ay mortz
Me reuient tant ſouuent au ronge
Qu'ailleurs ie ne penſe ne ſonge.

Eue.

Las ie ne me puis diſpenſer.
D'y penſer, voyre & repenſer,
Tant que les iours & longues nuicts,
Me peuuent apporter d'ennuys
Car ie ſuis la cauſe premiere,
De ton malheur, à ma prière,
Par vne outrecuydance folle,
Contemnas de Dieu la parolle
Et mengeas le fruict deffendu,
Qui nous ſera bien cher vendu.

Adam les mains ioinctes, & les yeux vers les cieux.

Mon Dieu qui m'as à ton image
Faict pour le plus parfaict ouurage,
Que ce haut ciel ceint & embraſſe,
Seray-ie forclos de ta grace
Tant longuement ?
Ie ſçay que ie t'ay irrité
En grief tourment ay merité
Certainement :
Mais qu'à faict ma poſterité,
Pour languir en perplexité,
A elle forfaict ?
Ceux qui ſont encores à naiſtre,
Qui ne peuuent veoir ne cognoiſtre,
Ont ils meffaict ?

Les bras croyſez.

Seigneur, au d'eſeſpoir ie ſuis,
Certes plus porter ie ne puis

Si dur tourment.
Tu as formé la terre & l'air,
Le ciel tant lumineux & clair
En vn moment.
Tu as creé tant d'animaux,
Tant ſur terre, que ſur les eaux,
Tout en eſt plain.
Tu m'as conſtitué leur maiſtre
Et tous les a voulu ſubmettre
Deſſous ma main.
Or de tout ce que tu as faict
Tu n'attends euent n'y effect
Si non l'honneur.
Honneur, las! qui te le fera,
Et qui plus te recognoiſtra
Pour ſon Seigneur?

A genoux.

Pour ſon Seigneur, hélas! que veux-ie dire,
Pardonne moy mon Dieu & me retire
De deſeſpoir, ou mon peché me maine,
Deliure moy Seigneur de ceſte peine,
N'eſt-ce pas toy qui m'as faict & forgé?
Ne m'aſtu pas ſur la terre logé?
Mon but, mon tout, mon Dieu, mon eſperance
Si ie ne t'ay porté obeiſſance,
Ny tel honneur, que ie deuois porter,
Ay-ie pas tort? doy-ie à toy diſputer?
Nenny, pour vray, dont pardon te demande.

Eue.

Amy, noſtre offence eſt trop grande,

Mais peu ſert, de tant lamenter
Et ſans ceſſe nous tourmenter :
Il conuient auoir patience,
Nous voyons par experience,
Que Dieu, qui tout veoit, & regarde,
Veut que chacun obſerue & garde
Ses dicts, à cela faut penſer,
Et garder de plus l'offenſer.

Adam & Eue ſe retirent.

Pauſe.

Cayn eſtãt en ſon labourage, plantãt ou greffant.

Ceſte terre, ou tant ie trauaille,
Ne me rapporte rien qui vaille ;
Toutesfois, quelque part qu'il vienne,
Il faut que riche ie deuienne,
Ie veux auoir authorité
Sur toute ma poſterité,
Et la faire en mon appetit
Obeyr, petit à petit :
Car moy, ie ne ſouffrirois pas
Qu'homme viuant marchaſt vn pas,
Deuant moy touſiours veux monter
Et par force les ſurmonter
Nous auons des enfans icy ?
Mon frere, non, mais i'ay ſoucy :
Que ſcay-ie moy, ſi par traict d'aage,
Il voudroit auoir l'aduantage,
Cela me feroit le cueur fendre.

Calmana.

Mais ſi nous pouuions comprendre.

A baſtir quelque lieu manable,
Il nous ſeroit fort conuenable,
Nous couchons icy ſur la dure,
Subiects à chaleur & froidure,
A pluyes, à greſles, & au vent,
Au danger des beſtes ſouuent,
Trop plus en ce lieu deſcouuert,
Qu'en autre, bien clos & couuert.

Cayn.

C'eſt treſbien dit, i'ay mes enfans
Fort ingenieux, triomphants,
Qui ſçauront bien cela conſtruire,
Au ſurplus, ie leur vueïl deduyre,
Qu'à eux appartient par droicture,
Le droit de primogeniture;
Ie voy deſia Adam mon pere,
Pareillement Eue ma mere,
Tous pleins d'ans, les pleurs, & ennuys,
Les regrets qu'ils ont iours & nuicts,
Languiſſans en extreme dueil,
Les mettront bien toſt au cercueil:
Quand ils auront la bouche cloſe,
Si mon frere ou l'un des ſiens oſe
Quelque choſe à luy attirer,
Ie le feray bien retirer.
I'auray de tout poceſſion,
Et ſur tous domination:
Voyla que i'ay deliberé.

Calmana.

C'eſt mal à vous conſideré:

Car ie croy qu'Abel, noſtre frere,
Ne voudroit entreprinſe faire,
Pour dominer, il eſt trop doux :
Pour entreprendre contre vous.

Cayn.

Ie n'en ſçay rien, les biens peut eſtre
Le feront du tout deſcognoiſtre,
Brief, ie veux que moy, & les miens
Ayons vn point, plus que les ſiens :
Il me conuient fortifier,
Viles, & tours edifier,
Donions forts, & chaſteaux tenants
Pour reſiſter à tous venans :
Allons veoir ou nous baſtirons.

Calmana.

Ou il vous plaira, nous irons,
Ie vous ſuiuray,

Abel auec ſon troupeau.

Ma mignonne,
Voyez vous point comme Dieu donne,
Eſcroiſt à noſtre bergerie,
Il ny a pas vne perie
De noz brebis, ny des agneaux,
Des cheurettes, ny des cheureaux,
Le loup ennemy du troupeau,
N'a rauy la chair, ny la peau
Du plus petit de noſtre bende :
Car nous auons qui la deffende,
C'eſt le Seigneur, auquel deuons
De tant de biens que nous auons,

Dedier noſtre propre vie.

Delbora.

Iamais ne ſeray aſſouuie
De l'aymer ie le ſeruiray,
Et à ſon nom ie chanteray,
Touſiours reduiſant en memoire
Ses biens pour luy en rendre gloire.

Abel.

Delbora, ce propos ie loue,
Et de ce faire vous aduoue:
Mais il y a ia longue poſe,
Que ſommes icy, ie ſuppoſe
De l'abſence de vous & de moy,
Mon frere auſſi pareillement,
Il y a bien fort longuement
Que ne l'ay veu, i'ay grand deſir
De le veoir, afin de choiſir
Et prendre à ſon gré du plus beau,
Et du meilleur de mon troupeau,
Laiſſons icy nos moutons paiſtre,
Et voyons ou ils peuuent eſtre.

Ils ſe retirent.

Adam.

Ma femme, i'euſſe grand enuye
De cognoiſtre, quelle eſt la vie
De nos enfans, comme ils ſe portent,
Sçauoir ſi l'un l'autre ſupportent,
S'ils ont le ſainct nom precieux,
Du Seigneur Dieu, deuant les yeux,

Ie crains que c'eſt emulateur,
Ce maudit Calumniateur,
Cauſe de mon faſcheux eſmoy,
Ne les deçoiue ainſi que moy :
Parquoy m'amye, pour le mieux
Il nous faut aller parmy eux,
Sçauoir comment ils ſe maintiennent,
Et s'ils ſagement ſe contiennent.

Eue.

S'ils ſont ingrats de recognoiſtre
Le Seigneur qui les a faict naiſtre,
Bien toſt ſeront liez & prins
Du ſerpent qui nous a ſurprins :
Mais voſtre grieſue penitance,
Leur eſt certaine experience
Pour ſe garder.

Adam.

Onc en ma vie,
De les veoir, n'euz plus grand'enuie.

Eue. *Allons.*

Adam.

Allons, vuidons le lieu,
Et nous recommandons à Dieu.

Pauſe.

Adam à ſa femme & enfans.

Eue ma femme & mes enfans auſſi,
Ie vous ſupply entendez à cecy,
Que ma parolle en vain ne volle en l'air :
Car le propos dont ie vous veux parler.
Ce n'eſt point fable, ou broquart m'enſonger.

Et n'a point creu en mon cerueau leger :
Mais en esprit. Dieu m'a voulu predire,
Mot, apres mot, ce que ie veux vous dire,
C'est que luy seul, par lequel nous auons
Le sentiment, mouuement & viuons,
Qui le soleil lumineux faict reluire,
Et diuers fruicts à la terre produire,
Bref, qui a faict, ce qui est faict, de rien,
Pour nous seruir à nostre grand bien,
Ordonne, veut, estroictement commande,
Que d'vn cueur net chacun luy face offrande,
Et de nos fruicts solennels sacrifices
Nous resentans de ses grands benefices :
Le suppliant que de face amyable,
Nostre offre & don, il reçoiue aggreable.

Eue.

Amy feal, puisque c'est le vouloir
De nostre Dieu, il faut pour le deuoir
Sacrifier, & volontairement
Executer son sainct commandement :
Mais dictes nous, comment deuant sa face,
Le Seigneur veut que sacrifice on face,
Le ferons nous à part, ou tous ensemble ?

Adam.

Cayn qui les gerbes assemble,
La meilleure de dix prendra,
Et d'un cueur ouuert la rendra
Deuant Dieu, par flamme allumée,
Afin que par ceste fumée
Qui montera iusques aux cieux,

Dieu ſe monſtre à nous gracieux,
Pour nous faire miſericorde,
Le feras tu pas?

Cayn.

Ie l'accorde.

Adam.

Abel, à vos troupeaux irez,
Et le meilleur vous occirez
Des aigneaux gras de voſtre bande,
Dont vous ferez à Dieu offrande,
Vous le bruſlerez notamment,
Suppliant Dieu, treſhumblement,
Qu'il prenne à gré tel ſacrifice.

Abel.

Ie ne ferois pas bien l'office
D'un vray enfant enuers ſon pere,
Et ſerois digne d'impropere,
Si ne le faiſois: ioinct auſſi,
Que Dieu meſme ordonne cecy:
Parquoy de bon cueur le feray,
Et ſi ie puis i'accompliray
Le vouloir de Dieu, & de vous.

Cayn à part.

Mais qu'eſt-cecy, ou ſommes nous,
Ie croy que mon pere radotte
Voyez quelle inuention ſotte,
Aller bruſler des meilleurs bledz,
Qu'à grand ſueur i'ay aſſemblez:
Vrayement cela eſt bien croyable,
Que le Seigneur ait agreable.

Telle follie, & qu'il ordonne
Que ie bruſle ce qu'il me donne,
Abus, abus, c'eſt ce bon homme,
Qui peu à peu meurt & conſomme
De vieilleſſe, & a tant d'ennuis,
Qu'il ne repoſe iours, ne nuicts,
Qui a ſongé ce ſacrifice :
Face luy meſme ceſt office
S'il veut : car ie m'aſſeure bien
Que de moy ie n'en feray rien.

Adam.

Mes enfans, ie vous pry allez,
Et vos ſacrifices bruſlez :
Donnans à Dieu gloire & louange.

Cayn parlant à ſon pere.

Cela me ſemble fort eſtrange,
Mon pere & croy que le Seigneur
N'entend ny plaiſir ny honneur
En cela : ains ie penſerois,
Que pluſtoſt ie l'offenſerois.

Adam.

Mon filz, point ne l'offenſerez,
Quand ſon vouloir accomplirez.

Cayn.

Quel vouloir veut il de la cendre
De bleds ? mais faictes moy entendre
Ie vous pry, pour quel achoiſon.

Adam.

Tu veux te fonder en raiſon,
Et que ton vain flageol ait lieu,

Contre le ſainct vouloir de Dieu,
Veux tu refformer ſon decret :
Es tu plus ſage ou plus diſcret.
Pauure ignorant : las! ie voy bien
Que tu n'as eſgard qu'à ton bien :
Comment ta peu tant decepuoir
Ceſte auarice, qu'on peut veoir
En toy ? As-tu bien le courage
De proferer vn tel langage?
Mon enfant recognois ta faute,
Et inuoque la bonté haute
Du Seigneur : afin que de grace,
De ton peché pardon te face.

Eue.

Mon fils, croiez à voſtre pere
Ie vous pry, vous, & voſtre frere,
Faictes cela qu'il vous commande.

Abel.

Mon frere, c'eſt offence grande,
D'ainſi noſtre pere faſcher :
Oſez vous bien vous attacher
En propos, à luy ſeulement,
Pour vn gerbe de froment ?
Ie ne l'euſſe iamais cuidé,
Vous eſtes trop outrecuidé,
Oubliant de qui vous tenez,
Et la loy de Dieu contemnez :
Parquoy pour le mieux il me ſemble,
Que nous deuons aller enſemble
Sacrifier, pour ſatisfaire,

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

Tant à Dieu, comme à noſtre pere :
Voyez, il ſe faſche, allons vitte.

Cayn.

Va de ton coſté, ie le quitte,
Faits à ton plaiſirs de tes veaux,
Et des ſacrifices nouueaux,
De moy ie ne bruſleray point
Mon bon bled, pour le premier point :
Car Dieu n'a ny eure, ny ſoing,
De ce qui n'eſt point de beſoing :
Mais pour mon pere contenter,
Ie ſuis content de preſenter
Quelque vieil eſtrain fort batu
Ou n'y ait plus que le feſtu :
Allons donc afin qu'il ſe taiſe.

Abel.

Mon frere, ie ne ſuis point aiſe,
De ce qu'ainſi vous proferez,
Tels propos ſi mal digerez,
Le ſacrifice que ferons,
Et deuant Dieu nous offrirons,
Ne luy pourront ſeruir de riens,
Il n'a que faire de nos biens :
Ce que vous & moy poſſedons
Vient de luy, & rien n'attendons
Que de ſa copieuſe main
Se faut tenir prefts pour les ſacrifices.

Cayn.

Laiſſe ce ſermon à demain,
Ie ne veux rien de toy apprendre.

Abel.

Ie vous ſupply' de grace entendre
Vn petit mot qui eſt notable :
Dieu n'aura iamais aggreable,
Le bien qui eſt faict à regret,
Ne vous penſez point tant ſecret,
Qu'il ne cognoiſſe bien & ſçache
Tout ce que voſtre eſtomach cache :
Il veoit les murs iuſques au fonds
Il veoit les abyſmes profonds :
Rien n'eſt clos, rien n'eſt incogneu,
Tout luy eſt deſcouuert à nud :
Parquoy offrez luy voſtre cueur,
Soyez ſur vous meſmes vainqueur !
Et monſtrons à Dieu ainſi comme
Le feu noſtre offrande conſomme,
Ainſi en toute humilite
Bruſlons en feu de charité,
Enuers luy, & d'ame, & de corps.

Cain tire une gerbe d'eſtrain.

Voicy deſia ma diſme hors.

Abel.

Ie tiens en mes bras
L'aigneau le plus gras
De tout mon trouppeau,
Ie le bruſleray,
Et n'eſpargneray
La chair ny la peau.

Il dreſſe ſon ſacrifice.

Voicy mes appreſtes

Qui ſont deſia preſtes,
Et du bois expres :
L'aigneau au milieu :
L'eſtrain en ſon lieu :
Le feu tout aupres.

A genoux.

O Dieu debonnaire,
Mon cueur volontaire
Ie te ſacrifie :
Auecques les biens
Que de toy ie tiens,
Et ma propre vie.

Il met le feu.

Ce feu eſt lumineux & clair,
Et la flamme en va haut en l'air,
Auec odorante fumée :
Dieu vueille que ce ſacrifice
Luy ſoit aggreable ſeruice
Par ſa bonté accoutumée.

Pauſe.

Cain dreſſe ſon deſtrain.

Ie bruſle à grand regret ma paille,
Combien que ne ſoit rien qui vaille,
Mais ie n'oſe faire au contraire :
Pour ce vieil pleureur de mon pere,
Ie voys faire de bonne cendre.

Il ſouffle.

Qu'eſt-ce cy le feu n'y veut prendre,
Et ſi parbleu i'ay tant ſoufflé
Que i'ay tout le viſage enflé :

Que malgré bieu du ſacrifice,
Et qui m'a mis en ceſt office
Le feu eſt mort, voila mon compte,
Quoy Dieu : me veux-tu faire honte :
Veux-tu ma diſme deſpriſer
Pour mon frere fauoriſer
Ie te prie apprens moy cecy ?

Nota, que Cain rabaiſſe les yeux vers terre. L'ange.

Cain, Cain, Dieu dict ainſi :
Pourquoy t'addreſſes-tu à moy ?
Suis-ie cauſe de ton eſmoy ?
Pourquoy rabaiſſes-tu les yeux
Et n'oſes regarder les cieux ?
Qui te faict tant rougir la face,
Rider le front, changer de grace,
Si ce n'eſt le tien peché ord
Qui te iuge digne de mort ?
Si ton frere ie fauoriſe
Et ſon ſacrifice ie priſe
Plus que le tien, ô pauure argille,
Pauure homme faict de terre vile,
Veux-tu contre moy rendre plainte,
Qui eſcoutera la complaincte ?
Qui eſt-ce qui me iugera
Et contre toy condamnera ?
Car ie ſuis ton Dieu, ton Dieu fort,
Ton ſeul iuge en dernier reſſort :
Ie diray donc ma cauſe bonne,
Et que ie n'accepte perſonne

Ains à chaſcun qui de moy tient,
Ie rends ce qui luy appartient.
Que ſeruent les raiſons friuoles,
Contre moy ? ſont vaines parolles :
Croy que mal, pour mal tu auras,
Et bien pour bien receuras,
Voila que le Seigneur le mande.

Cain.

Si me tient-il rigueur trop grande.
De mon offrande reietter,
Pour celle d'Abel accepter.
Eſt-ce équité ? Eſt-il croyable,
Qu'il ſoit iuſte ? Il eſt le diable,
Il ne faict iuſtice, ny droict :
Car ſ'il eſtoit iuſte, il voudroit
M'eſleuer en plus grand honneur,
Et biens que mon frere mineur :
Au contraire il me veut demettre,
Et mon puiſné faire mon maiſtre
Or le face, ie l'en deſpite
Sa faueur & grace ie quite,
I'ay aſſez de fineſſe appriſe
Pour bien rompre ſon entrepriſe,
Ie iure Dieu ſi de ma main
Ne faits auant qu'il ſoit demain,
Vn ſacriſice ſans fumée.

Abel

Mais ie ne voy point allumée
Voſtre diſme mon frere cher,
Il faut le feu en approcher,

Pour la bruſler.

Cain.

Nenny, attends,
Allons vn peu paſſer le temps.
Puis apres ie la bruſleray.

Abel.

Allons.

Cayn.

Va, & ie te ſuyuray.

Abel.

Allons, Dieu nous vueille conduire.

Il va apres ſon trouppeau.

Cain à part.

Diables d'enfer, venez m'inſtruire,
Et monſtrer ce que ie doibs faire,
Pour mon entrepriſe parfaire.

Soit faict quelque tonnerre.

Le Diable.

Diable ie ſuis, tel ie me nomme,
Capital ennemy de l'homme
Diable qui tormente & moleſte,
Les ſeruants de ce Dieu celeſte :
Au contraire, Ange gracieux,
Doux & bening, ſolacieux,
Qui enſeigne, inſtruits & conſole
Ceux qui viennent à mon eſcolle :
Parquoy ſi tu veux croire à moy,
Renonçant ton Dieu, & ſa loy :
Car tu ne peux ſeruir à deux :
Tu auras l'euent de tes vœus

Cain.

Mon amy, c'eſt toy qu'il me faut :
Car ie ne pretends rien la haut,
Fy de Dieu.

Remors de conſcience.

Pauure vicieux,
N'auras-tu point deuant les yeux
Quelque remors de conſcience ?

Cain.

Qui es-tu ?

Remors.

Mon Dieu patience.

Cain.

Mais qui es-tu, qui me pourſuis ?

Remors.

Remors de conſcience ſuis,
Reuoque ton vœu mon amy,
Et renonce à ceſt ennemy :
Autrement c'eſt faict de ton ame.

Le Diable.

Cain autre Dieu ne reclame,
Que moy ſeul.

Cain.

Qu'eſt-ce que ie dis ?

Remors.

Tu te bannis de Paradis.
Si tu laiſſes Dieu.

Le Diable.

Chaſſe hors
De conſcience, le remors,

Il ne parle point à propos :
Ie te feray viure en repos,
Et ſeul poſſeder ce grand monde :
Tu n'auras point qui te ſeconde
En grandeur, & authorité :
Quand tu auras Dieu irrité,
Que te peut-il ſinon maudire,
Et de ſon haut ciel t'interdire ?
Cela ne te nuyra de rien :
Car ceſte terre le vaut bien.
Dont tu ſeras vray poſſeſſeur.

Cain.

Tu dis vray, ce lieu eſt plus ſeur,
Que ſon ciel, ou ie ne voy goutte :
Ie mets ma confidence toute
En terre, en mes biens & en toy,
N'eſperant qu'en ce que ie voy :
Parquoy, Remors, retirez-vous :
Mais ie vous pry', mon amy doux,
Enſeignez moy que ie doibs faire,
Pour regner.

Le Diable.

Fais mourir ton frere,

Cain.

Ie y voys :
Au moins quand mort ſera,
Autre que moy ne regnera :
Voicy pour luy bailler ſon cas.

Il prend un baſton.

Remors.

Cain, las! tu n'occiras pas
Ton ſang, Dieu en prendra vengeance
Si tu le fais,

Le Diable.

Aduance, aduance,
Trouue le quelque part qu'il ſoit.

Cain.

Voire mais ſi Dieu m'apperçoit :
C'eſt fait de moy.

Remors.

La peine dure,
Qu'Adam ton pauure pere endure,
Pour punition de ſon vice :
C'eſt beau miroir.

Le Diable.

Fais ton office,
Crains-tu Dieu, que ſçauroit-il faire,
Pire qu'il a faict à ton pere !
Il l'a banny d'un heritage :
Croy que ſ'il euſt peu d'auantage,
Qu'il n'euſt pas failly.

Cain.

Ie le penſe

Remors.

Ton frere n'a point faict d'offence
Enuers toy

Cain.

Non certainement.

Le Diable.

S'il vit plus gueres longuement,

Il fera le pas deuant toy.

Cain.

Remors, ne parlez plus à moy,
Cela me faict croiſtre l'enuie
De luy faire perdre la vie,
Ne me faictes plus long deuis.

Abel.

Mon frere a dueil, ce m'eſt aduis
Pour ce que i'ay blaſmé ſon vice :
Mais Dieu cognoiſt ſi par malice,
Ou ambitieuſe entrepriſe,
I'ay ſon auarice repriſe.

Cain.

Voicy mon homme bien appoint.

Remors.

Cain tu ne le tueras point,
Si tu me croys.

Cain.

Que veux-ie faire,
Ce que Dieu à faict, le deffaire,
Faut-il que ie ſouille ma main,
Au ſang d'un frere tant humain !

Le Diable.

Ouy ſi tu veux tout auoir.

Cain.

C'eſt le comble de mon vouloir,
D'auoir par tout commandement.

Le Diable.

Frappe donc, frappe hardiment,
Ne tarde plus.

Cain.

Faire le faut
Puis qu'ainſi eſt. A mort ribault.

Il le tue. Abel.

O mon Dieu, mon Dieu qu'eſt-cecy,
Mon Dieu ie te requiers mercy,
Et te recommande mon ame.

Cain.

Iamais de vous ie n'auray blaſme,
Le voyla mort,
Il en eſt faict
Soit droit ou tort,
Le voyla mort,
Il ſaigne fort,
Qu'il eſt deffaict,
Le voyla mort
Il en eſt faict
Toutesfois pour que le meffaict
Soit plus tardif à deſcouurir,
Il me conuient ce ſang couurir
Qu'aucun n'en ayt apperceuance.

Le ſang d'Abel.

Vengeance, vengeance vengeance.

Icy faut tirer quelques coups de canō.

L'Ange.

Cain, le Seigneur Dieu m'enuoye,
Sçauoir de toy, en quelle voye
Eſt ton frere Abel.

Cain.

Qu'il regarde,
Me l'auait-il baillé engarde ?

L'Ange.

Son ſang reſpandu deuant moy
Requiert vengeance contre toy,
Et la terre rend teſmoignage,
De ton ambicieuſe rage :
Parquoy Cain, le Seigneur dict
Qu'à iamais tu ſeras maudit :
Quand la terre laboureras,
Aucun fruict n'en recepuras :
A iamais tu ſeras fuitif,
Vacabond, errant, & craintif,
N'ayant aucun lieu aſſeuré.

Cain.

Quoy, Dieu a bien toſt meſuré
La peine deue à mon offenſe,
Qui m'a ſi toſt donné ſentence :
Ie ſçay que ma faute eſt trop grande,
Auſſi pardon ie n'en demande :
Car iamais pour bien que ie face
Ie ne m'attends de voir ſa face :
Mais quoy ? ſi ie ſuis eſtranger,
Et touſiours courant paſſager,
Le premier qui me trouuera,
Me fera mourir.

L'Ange.

Non fera :
Car Dieu ne veut point que ta vie,
Soit encor eſteincte ou rauie,
Et veut en toy faire apparoiſtre
Vn ſigne, afin de te cognoiſtre

Cain.

Faire le faut
Puis qu'ainſi eſt. A mort ribault.

Il le tue. Abel.

O mon Dieu, mon Dieu qu'eſt-cecy,
Mon Dieu ie te requiers mercy,
Et te recommande mon ame.

Cain.

Iamais de vous ie n'auray blaſme,
Le voyla mort,
Il en eſt faict
Soit droit ou tort,
Le voyla mort,
Il ſaigne fort,
Qu'il eſt deffaict,
Le voyla mort
Il en eſt faict
Toutesfois pour que le meffaict
Soit plus tardif à deſcouurir,
Il me conuient ce ſang couurir
Qu'aucun n'en ayt apperceuance.

Le ſang d'Abel.

Vengeance, vengeance vengeance.

Icy faut tirer quelques coups de canō.

L'Ange.

Cain, le Seigneur Dieu m'enuoye,
Sçauoir de toy, en quelle voye
Eſt ton frere Abel.

Cain.

Qu'il regarde,
Me l'auait-il baillé engarde ?

L'Ange.

Son ſang reſpandu deuant moy
Requiert vengeance contre toy,
Et la terre rend teſmoignage,
De ton ambicieuſe rage :
Parquoy Cain, le Seigneur dict
Qu'à iamais tu ſeras maudit :
Quand la terre laboureras,
Aucun fruict n'en recepuras :
A iamais tu ſeras fuitif,
Vacabond, errant, & craintif,
N'ayant aucun lieu aſſeuré.

Cain.

Quoy, Dieu a bien toſt meſuré
La peine deue à mon offenſe,
Qui m'a ſi toſt donné ſentence :
Ie ſçay que ma faute eſt trop grande,
Auſſi pardon ie n'en demande :
Car iamais pour bien que ie face
Ie ne m'attends de voir ſa face :
Mais quoy ? ſi ie ſuis eſtranger,
Et touſiours courant paſſager,
Le premier qui me trouuera,
Me fera mourir.

L'Ange.

Non fera :
Car Dieu ne veut point que ta vie,
Soit encor eſteincte ou rauie,
Et veut en toy faire apparoiſtre
Vn ſigne, afin de te cognoiſtre

Ceſt que iamais n'aſſeureras,
Et touſiours de peur trembleras,
Et ceſtuy-la qui toccira,
Sept fois plus que toy ſouffrira :
Voila que Dieu a ordonné.

Cain tremblant.

O pauure malheureux damné
Que ie ſuis las ! que doy-ie faire :
Me doy-ie moy-meſme deffaire !
Non, encor' quand ie le voudrois,
De mon malheur, ie ne pourrois :
Car Dieu ne le veut pas ainſi
Mais qu'eſt-ce que ie voy icy,
Qui ſ'eſt à mon bras attaché,
Qui es-tu ?

Peché.

Ie ſuis ton peché,
Ne cognois-tu point ta facture :

Cain.

O deteſtable creature !
Que dis-tu ? eſt-il bien poſſible,
Que mon peché ſoit ſi horrible,
Et vilain que tu apparois ?

Peché.

Encore plus, ie ne me pourrois
Figurer ſi laid en ce lieu,

Cain.

Pourquoy me tiens-tu en ce point !

Peché.

Ie ne t'abandonneray point

Tu és mien : qui peché commet,
De ſa liberté ſe demet,
Pour ſe rendre à peché ſeruille,

Cayn, parlant à la mort.

Et toy, qui és tu ?

La Mort.

Ie ſuis fille,
De ton peché, ord & immunde :
C'eſt moy qu'on dict la mort ſeconde,
La mort d'enfer, la mort derniere,
Trop pire que n'eſt la premiere :
Car la premiere à tous commune,
Toutes douleurs finit par vne,
Et n'a que ſon premier effort :
Mais moy, ie ſuis l'horrible mort,
Mort execrable, mort cruelle,
Mort qui mille morts renouuelle,
Qui ne donne fin ne repos,
A ceux qui d'aſſeuré propos
Engendrent peché qui ma faicte,

Cayn.

O mort trop hideuſe, & deffaicte !
Ie te pry, ſans plus long ſeiour,
Aduance moy mon dernier iour.

La Mort.

Il faut que la mort naturelle,
Te face ce qui eſt en elle
Auant que ie puiſſe à iamais
Te ſeruir de ton dernier mets :
Cela faict, ie t'ay preparé
Vn lieu d'obſcurité paré,

Lieu d'horreur, de crys, d'hurlements,
De ſouſpirs, & gemiſſements,
Lieu ou les ſerpens & couleuures,
Rongeront ta langue & tes leures,
Lieu ou peſte, charbon, catherre,
Sont plus drus qu'herbe ſur la terre,
Lieu plein de ſouffre, & feu ardant,
Trop plus aſpre chaleur rendant
Que ceſtuy-cy, là bruſleras,
Et iamais ne conſommeras :
Voila ton lieu determiné,
Et pour tous meurtriers d'eſtiné,
Pour ſuperbes ambitieux,
Pour chiches auaricieux,
Larrons, paillards, blaſphemateurs,
Enfans rebelles, contempteurs,
Des commandemens de leur pere :
Voila leur eternel repaire :
Tous abyſmeront là dedans,
Ou n'a que grincement de dents,
Et vn torment qui touſiours dure.

Cayn.

Horrible mort, mort rigoureuſe & dure,
Que ne m'as-tu rauy dans la matrice,
Ou bien auant que teter ma nourrice,
Si toſt que fuz en ce monde venu?
Pourquoy m'a on ſur le genouil tenu,
Flaté, porté, allaicté de mammelles,
Pour me garder à peines ſi cruelles?
Qu'eſt-ce de moy ? O malheureux damné!
Maudite ſoit l'heure que ie fus né.

Maudite nuict en laquelle il fut ſçeu,
Et publié, qu'auois eſté conçeu,
Soit la clarté de la Lune obſcurcie,
Et du Soleil tenebreuſe & noircie,
Maudite terre, & ſes verds parements
Et mauditz ſoyent tous les quatre elements
Ma mere ſoit, & mon pere maudit,
Le haut ſeiour ſoit à tous interdit,
Ainſi qu'à moy, & meſme paſſion
Soit de chacun la conſolation.

FIN.

EPILOGVE.

Voyla la fin de noſtre tragedie,
Ou faut que chacun eſtudie,
Soigneuſement, qui voudra ſans reproche
Eſtre nommé de Dieu, & de ſon proche :
Car on verra comme en vn miroir ample
En ceſt Abel, le fructueux exemple
De viue foy, lequel a recognu,
Que le Seigneur l'a touſiours preuenu
De ſa bonté, voire des la matrice,
Puis la gardé au ſein de ſa nourrice,
Faict cheminer, parler, manger, & boire,
Donné le ſens iugement & memoire,
Il eſtoit doux, bening, obſequieux,
Rien n'aſpirant que la faueur des cieux,
Offroit à Dieu, d'un cueur tant volontaire
Ce qu'il tenoit de luy, ſeruoit ſon père,
Sa mere auſſi, & d'un amour extreme,
Freres, & ſœurs aymoit comme ſoy meſme :
Qui faict ainſi, n'eſt point de faux aloy
Car il obſerue entierement la Loy.
Qui fuit Cain, il faict tout au rebours,
Le malheureux n'a eu iamais recours

Vers le Seigneur, de tout ce qu'il tenoit,
A ſoy tout ſeul, la gloire en retenoit.
Il murmuroit en ſes afflictions,
Sans requerir fin de ſes paſſions,
Oubliant Dieu : Or eſt ceſte ignorance
Et troublement, le Tentateur ſ'aduance
De l'approcher, il le ſuit pas à pas,
Et le nourrit de venimeux appaſts,
Couuers de miel, en ſes fillets le ſerre,
Le faict courber, ficher les yeux en terre :
Mettre ſon cueur du tout à l'auarice
Elle conceue engendre vn plus grand vice.
D'ambition il eſt enuironné.
Encore Dieu n'a pas habandonné
Ce deſuoyé, car en ſa conſcience,
Par vn remors deſcouure ſon offenſe :
Et monſtre à l'œil ſa ruine prochaine.
Il n'en faict cas, ains de mortelle hayne
Pourſuit ſon frere, ambitieuſe enuye
Sommairement, faict qu'il oſte la vie
De l'innocent, qui onc ne luy fiſt tort.
Peché conçeu il engendre la mort,
A quoy il eſt iuſtement condamné.
Doncques meſſieurs, ſi Cain eſt damné,
Pour ſes meffaicts, il faut que chacun penſe,
Que ceſt pour luy ceſte meſme ſentence,
Si de Cayn il veut ſuiure la trace.
Leuons à Dieu le cueur, auſſi la face,
Car tout eſt ſien, rendons luy par adueu
Du plus bas col iuſque au plus haut cheueu :
Aymons prochains, & les eſtrangers meſmes,
Freres & ſœurs tout ainſi que nous meſmes,
Ainſi faiſant, nous aurons pour partage
Apres la mort le celeſte heritage,
Que Dieu vous doint à tous, pour recompenſe,
D'auoir ouy nos ieux en patience.

FIN.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

a39003 002165958b